

« DES LIVRES QUI DONNENT ENVIE DE VOYAGER »

Xavier Canonne évoque des portraits de pays,
de villes et des livres de voyage

Spécialiste du surréalisme belge, Xavier Canonne est directeur du Musée de la Photographie à Charleroi, dont la renommée ne cesse de croître tant pour la richesse de sa collection permanente que pour l'originalité des accrochages temporaires. Nous avons demandé à Xavier Canonne de sélectionner, dans les collections du musée ou dans sa collection personnelle, des livres de voyage qui pouvaient être considérés comme des portraits de pays ou des portraits de villes. À travers quelques exemples choisis, il évoque les enjeux esthétiques, touristiques et politiques de ce type de livre depuis les années 1950, mais il décrit aussi l'évolution et les glissements des livres de voyage à la période contemporaine.

LA FRANCE QUE J'AIME ET PARIS QUE J'AIME

La France que j'aime a une maquette très réussie, très belle pour l'époque ; l'ouvrage est publié en 1964 par Sun, une maison d'édition qui a disparu. On est à l'époque des « Hussards » en littérature, et c'est Antoine Blondin qui en a légendé les chapitres et les photographies ; il y a aussi Kleber Haedens et Cecil Saint-Laurent pour les textes. Il y a de nombreux photographes, parfois même des photographes forts anciens. Ce volume, je l'ai acheté en Roumanie au début des années 1990, pour l'équivalent de deux euros... Il y avait alors à Bucarest beaucoup de livres en français à très bas prix. Je dépouillais

véritablement les bouquinistes et il m'est arrivé de revenir avec des valises complètes de livres à prix réduits, dont beaucoup de livres de photographie.

À Prague aussi, l'on pouvait trouver de très beaux livres à prix réduits car à l'époque du communisme, ces livres étaient courants, les impressions étaient très bon marché. C'était avant la vogue du livre de photographie, et surtout avant internet qui a aligné tous les prix. Les livres de photographie avaient généralement autrefois de grands tirages ; aujourd'hui, l'on a parfois tendance à limiter l'édition pour lui conférer plus de valeur. Il n'empêche que même des livres courants pour l'époque, voire banals, ont pris une valeur marchande considérable, souvent grâce à la renommée du photographe.

Paris que j'aime appartient à la même collection avec la même présentation, couverture de toile épaisse. Il est plus ancien, 1956, toujours avec Blondin et l'admirable Marcel Aymé. C'est le livre d'un seul photographe, Patrice Molinard. À la différence de *La France que j'aime*, qui traite d'un sujet plus vaste, le livre est exclusivement consacré à Paris. C'est assez logique, on peut aller un peu plus dans le détail lorsque l'on se consacre à une ville, ce qui favorise souvent la photographie d'auteur ; le « portrait » d'un pays, c'est au contraire une synthèse d'un plus large sujet. À l'époque, on se tournait vers plusieurs sources, des agences, voire même les syndicats d'initiative locaux, les départements, et le directeur de publication ou le maquetiste choisissaient à travers un grand nombre de clichés ; c'est différent si l'on envoie un photographe dans une ville pour illustrer un livre, comme pour une commande.

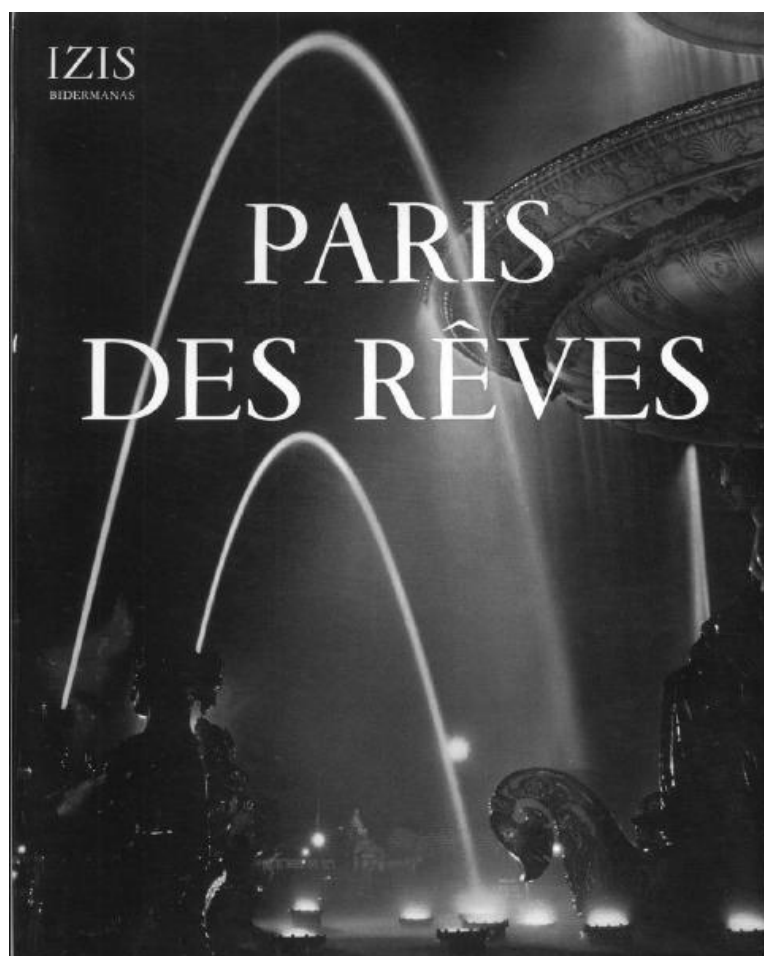


FIG. 1 – IZIS, *Paris des rêves*, Lausanne, Éditions Clairefontaine, Paris, Éditions Mermoud, 1950. Avec l'autorisation des ayants droits de La Guilde du Livre.

Paris des rêves d'Izis est dans ma bibliothèque depuis de nombreuses années. Ça a été un *best-seller* du livre de voyage, qui a connu un grand succès. Il n'est pas très rare, on en trouve encore à prix abordable. Ce qui m'avait fasciné à l'époque où je l'ai acheté, c'était la cohabitation entre les photographies de qualité et, en vis-à-vis, des autographes d'écrivains, des fac-similés, comme Paul Éluard ou André Breton. La mise en page en est assez classique, une photographie puis un manuscrit, mais c'est beau ces doubles pages... Par exemple celle-ci, de Paul Éluard : « Paris tremblant comme une étoile », avec sa magnifique signature et, en face, les quais de Seine ; c'est une phrase qui pourrait accompagner bien d'autres images, mais il en est de plus spécifiques qui « illustrent » la photographie, qui sont davantage liées à l'image, par exemple le texte de Georges Duhamel, face au Quai du Louvre, ou celui de Gaston Bonheur qui commente véritablement la photographie de ce restaurant, je crois que c'est *La Mère Catherine*, place du Tertre à Montmartre... Il serait d'ailleurs intéressant de savoir qui a fait quoi : est-ce que l'on a envoyé une maquette aux écrivains, est-ce qu'on leur a laissé le choix entre deux ou trois images d'Izis ?

Izis est l'un des grands photographes de cette école humaniste des années 1940-1950 ; *Paris des rêves* est à cheval entre le livre de photographie, j'entends le livre d'un photographe tel qu'on l'entend aujourd'hui, et le livre d'écrivain. C'est le portrait d'une ville en somme. Pour moi, c'est aussi un livre de voyage, dans le sens qu'il suscite l'envie de se déplacer, d'être là, dans ce que l'on montre.

Lorsque l'on est adolescent et que l'on est instinctivement déjà amoureux de Paris, *Paris des rêves*, le titre est bien évocateur, donnait l'envie d'y aller, ou d'y retourner, surtout dans cette présentation où Paris était implicitement la ville des écrivains ; avec leurs commentaires on rentrait dans l'image. Je ne sais pas si ce type de livre aurait encore le même attrait pour un adolescent aujourd'hui. C'est un concept un peu dépassé sans doute, mais enfin moi, quand j'étais jeune adolescent, *Paris des rêves* me fascinait et je le parcours aujourd'hui devant vous avec le même plaisir.

Paris des rêves a été le plus grand succès de La Guilde du Livre, une maison d'édition de Lausanne qui a produit énormément d'albums photographiques de très grande qualité d'impression. Le livre d'Izis a été tiré à plus de 100 000 exemplaires, mais ils ont aussi à leur actif

La France de profil de Claude Roy et Paul Strand en 1952 et *La Banlieue de Paris* de Cendrars et Doisneau en 1949, toujours ce duo gagnant photographe-écrivain.

ÉCRIVAINS

Pourquoi publie-t-on ce type d'ouvrage alors qu'il y a des dépliants touristiques ou des guides ? C'est bien que l'on est au-delà du tourisme, que l'on est dans la fabrication d'une mythologie et que ce processus passe inévitablement par l'écriture, le recours aux écrivains. Lorsqu'on lit *Paris des rêves*, c'est le Paris des écrivains.

Si l'on fait appel à eux, c'est que leurs mots s'accordent aux images, en contrepoint. Dans *Paris des rêves*, l'équilibre texte-image est fabuleux grâce à l'idée géniale du fac-similé, qui est précisément une photographie de l'écriture. C'est aussi une forme de légitimité.

Parmi ces écrivains, il y a Jean-Louis Vaudoyer que je viens d'évoquer, mais aussi Jacques Chardonne, auteur notamment du *Portugal que j'aime*, toujours chez Sun, légendé par Paul Morand. Il y a des photographies dans ses ouvrages qui parlent de pays. J'aime beaucoup *Vivre à Madère*, un peu hybride, parce qu'il ne parle pas seulement de voyage mais aussi du couple, un livre assez contemplatif. On retrouve Chardonne parmi les collaborateurs d'*Art et Médecine*, au même titre qu'un autre auteur intéressant, très versé sur la photographie, Pierre Mac Orlan. C'est un type étonnant, porté très tôt sur la photographie, qui rédige parmi les premiers un texte sur Eugène Atget peu après la mort du photographe, ainsi que la préface à l'exposition de photographies modernistes qu'organise E.L.T. Mesens à la galerie bruxelloise *L'Époque* en octobre 1928, la première exposition moderniste, bien avant *Film und Foto* de Stuttgart, n'en déplaît aux historiens « officiels » de la photographie... On retrouve Mac Orlan dans diverses manifestations liées à la photographie, dans la revue *Vu* également.

Paul Morand a aussi beaucoup œuvré avec la photographie. Je me souviens de l'édition originale de *New York* avec la jaquette photographiée, du magnifique *Paris de nuit*, avec les photographies de Brassai et la reliure

en spirale... Il fait partie de cette catégorie d'écrivains souvent sollicités pour ce type de livre. Je songe aussi à Michel Déon qui a beaucoup écrit pour des livres de voyage et pour lequel j'ai beaucoup d'admiration. C'est la génération de Blondin, de Nimier, des « Hussards ».

Curieusement, ces écrivains-voyageurs sont souvent des écrivains de droite, assez « bourgeois » dirait-on aujourd'hui, ce qui n'empêche pas leur talent, au contraire. Pourquoi n'a-t-on pas sollicité Aragon, par exemple, pour ce type d'ouvrages ? Certes, il y a bien le livre de Sartre et de Cartier-Bresson *D'une Chine à l'autre*, l'un des premiers ouvrages sur la Chine contemporaine, mais il y a tout de même ici une connotation plus politique...

LE CHOC THERMIQUE

Autrefois, si l'on n'y était pas allé, on connaissait une ville ou un pays presque exclusivement par le livre, par des récits de voyageurs ; puis sont venus des documentaires, des « actualités »... Quand j'étais enfant, il y avait des conférences, avec projections de diapositives, mais surtout beaucoup de livres et de collections spécifiques aux villes, aux pays, des livres qui donnaient envie de voyager, parce que l'on a envie d'y être, d'être dans la photographie, de la faire soi-même, éventuellement. Et l'on se trouve parfois devant un décalage énorme entre ce que l'on a lu et ce que l'on voit, surtout si le livre est d'une autre époque. Un livre, ça fige une ville, ou un pays, dans le temps. Lorsque l'on lit *Paris des rêves*, et que l'on se retrouve pour la première fois dans les rues de Paris, l'on a envie de retrouver intacts les lieux dont on a contemplé les photographies. Or moi, j'y suis allé pour la première fois, c'était au tout début des années 1970, je me suis retrouvé dans un Paris en pleine mutation. On détruisait les Halles, beaucoup d'immeubles du Marais étaient insalubres... Parfois il y a comme un choc thermique... C'est un peu comme lorsque l'on rencontre un acteur, une actrice que l'on admire, un chanteur, ou qu'on le croise dans la rue... C'est très mensonger une photographie, c'est même fait pour ça, mais on ne le sait pas encore quand on est très jeune. En fait, une photographie, c'est comme

une pendule arrêtée, et quand on lève les yeux sur le paysage, on voit que le temps y a passé. Mais c'est aussi le charme de ce genre de livre, ce parfum de nostalgie comme un album de famille...

L'AMÉRIQUE

Paris, comme New York, sont des villes photogéniques, des villes qui prennent la pose. Moi, j'étais moins attiré par New York. Aujourd'hui encore, même si j'aime m'y rendre, ce n'est pas l'Amérique que je préfère. « Mon » Amérique, c'est celle de la route, des « Highways », des « Interstates », des villes du Texas, de l'Arizona, du Wyoming ou du Nouveau-Mexique, les petites villes de l'Ouest... Ma vision de l'Amérique, c'est plus celle d'un Stephen Shore, d'un William Eggleston ou d'un Walker Evans, même si c'est déjà vieux cette Amérique des années 1930, que celle de Berenice Abbott par exemple, même si *Changing New York* est remarquable.

C'est la force des photographes comme Shore, Meyerowitz, Eggleston, ou plus près de nous Alex Soth, mais aussi Robert Adams, et bien sûr Robert Frank qui est un point de départ pour ces photographes que je viens de citer, que d'avoir fait de la banalité un sujet photographique devenu aujourd'hui un référent cinématographique, si l'on songe à des films comme *Badgad café* et à ceux de Wim Wenders ou de Jim Jarmusch.

Avec le temps, la banalité est devenue photogénique et est entrée dans l'imaginaire des gens. Parfois, lorsqu'il m'arrive de rouler là-bas, dans ces immenses étendues, quand je traverse des endroits où il n'y a rien à voir, je me demande ce que je fais là, mais c'est justement ce qui est intéressant, parce que je le confronte à mon imaginaire, ou que je le nourris.

THE AMERICANS

La démarche de Robert Frank est à l'opposé de ces « portraits de pays » tels que nous les évoquons : c'est un travail photographique qui procède par « extraits », comme des notes succinctes d'un voyage, une sorte d'élixir d'une Amérique que les Américains eux-mêmes ne comprennent pas toujours. J'aime beaucoup cette phrase de Winogrand qui disait photographier des choses pour essayer de les comprendre ensuite ; ça me paraît résumer la démarche de Frank dans son périple américain ; voyager et photographier, non pour illustrer, mais pour comprendre. C'est une démarche opposée à celle d'un photographe qui se rend dans un pays pour le photographier tel qu'il l'a pressenti ou qu'il va capter pour en confirmer l'image.

Ces photographes-ci photographiaient des fragments d'un pays si vaste que mis bout à bout, ils lui en fourniraient peut-être quelques clés. Au fond, cette génération-là, et Frank en est l'un des premiers, ne photographiait l'Amérique que pour la découvrir, comme ces pionniers qui avançaient au XIX^e siècle, la découvrant au fur et à mesure. C'est aussi le principe de la *Beat Generation*, partir sur les routes, essayer de comprendre le pays.

« *Go west young man* »..., c'est ancré dans la nature américaine, on le trouve déjà dans Thoreau, dans Marc Twain, aller dans la nature, s'en imprégner.

ART ET MÉDECINE

Mon grand-père maternel, qui était médecin, recevait *Art et Médecine* dans les années 1930. Un jour, j'étais encore enfant, je découvre ces revues dans le grenier, dans une grande armoire où il les avait oubliées. La revue m'a d'abord fasciné parce qu'il y avait des femmes nues, des femmes en maillot, à la plage ou dans les rivières, des images solaires, mais aussi des articles illustrés de photographies sur des pays, par

chapitres, ou des numéros spéciaux. C'est une revue remarquablement mise en page, il y a des images superbes de grands photographes, et des textes d'écrivains que l'on ne lit plus aujourd'hui. Couvertures or le plus souvent, car c'était une revue très luxueuse.

Dans *Art et Médecine*, on parle aussi d'une France rurale, pas seulement des villes et des monuments connus, puisqu'il est question de la Loire, du Berry, de l'Auvergne, du Nord... La revue fait appel à des écrivains, de grands écrivains, Pierre Mac Orlan, Colette, les frères Tharaud, Francis Carco, des auteurs que je lis encore aujourd'hui, des écrivains qui soignaient leur style. C'est comme ça que je me suis par exemple intéressé à Jean-Louis Vaudoyer qui fut un temps conservateur au Musée Carnavalet, un ami de Marcel Proust. Il a écrit quelques livres sur la peinture, sur Corot, et puis un récit de voyage à Cuba, *Esquisses havanaises* en 1930. Bon c'est la droite littéraire française, même très à droite, voire vichyste. C'est lui qui a fondé la maison d'édition Horizons de France qui a publié les fascicules *Le Visage de la France*. C'était assez conservateur, mais il ne faut pas confondre avec *Aspects de la France* d'après-guerre qui est presque le relais des journaux d'extrême-droite, et a remplacé *L'Action française*, où il y avait également de belles plumes.

LA BELGIQUE

Si l'on compare à la France, la Belgique a incontestablement donné lieu à moins de portraits de pays, sauf à s'engouffrer dans le créneau de la belgitude ! Certes, il y a eu des ouvrages sur la Belgique : Willy Kessels a pris des photographies de Bruxelles ou d'Anvers, par exemple, *Bruxelles atmosphère* 10-32, avec des textes d'Albert Guislain, dans une mise en page intéressante, ou *Belgique, pays de plusieurs mondes* avec des photographies de Maurice Blanc et des textes de Franz Hellens.

Aujourd'hui, la Belgique est devenue à la mode, mais c'est assez récent ! Pendant très longtemps, l'on faisait attention quand on était en France à ne pas trop se dévoiler, de peur de se faire moquer.

Puis, avec le temps, avec les acteurs, les chanteurs ou d'autres artistes, le regard que les Français portaient sur les Belges s'est affiné. Je pense

aussi que le fait que l'on n'ait pas beaucoup photographié la Belgique jusqu'assez récemment, j'entends que l'on ne lui ait pas consacré beaucoup de livres de voyage, c'est qu'il n'y avait pas chez nous beaucoup de revues généralistes en photographie, comme *Art et Médecine*, par exemple. Et puis la Belgique a tardé à s'imposer comme sujet parce que, pour les Belges eux-mêmes d'ailleurs, son identité a posé, ou pose encore problème.

BELGICUM

Belgicum n'est pas seulement un livre de paysages, c'est un livre de « gueules », un livre extraordinaire. C'est vraiment un livre qui traduit un état d'âme, un sentiment propre à la Belgique. Ce cheval, par exemple, qui se cabre devant le Palais royal, on n'aurait jamais choisi ce type de photographie dans un livre de voyage ; on aurait gardé une photographie avec les cavaliers bien alignés, une photographie en couleur, on aurait montré le Palais royal, une garde royale, et qu'on était comme à Buckingham Palace, le Buckingham du pauvre... L'intelligence de Stephan Vanfleteren, c'est d'être allé derrière le décor, derrière les apparences.

Mais peut-on encore considérer un tel ouvrage comme un livre de voyage, un « portrait » de pays ? Dans la plupart des livres que nous avons évoqués jusqu'ici, il y avait encore une certaine notion de photogénie, de ne présenter d'une ville que ses beaux côtés, ou ses aspects pittoresques. Dans *Paris des rêves*, on n'est pas dans le livre de tourisme, on est quelque part entre le livre d'art et le livre d'auteur, mais il y a quand même l'idée qu'il faut aller là, dans la photographie. Chez Vanfleteren, c'est tout autre chose, il nous tend un miroir, c'est parfois très noir, très sombre, et en même temps ce n'est jamais ironique. Il y a une tendresse dans ce qu'il photographie. C'est un allié, pas un juge. Je viens de l'inviter pour la prochaine mission photographique à Charleroi qui sera présentée en 2015. Il y travaille en ce moment. [L'exposition *Stephan Vanfleteren, Charleroi* a été présentée du 23 mai au 6 décembre 2015].

BALI DE GOTHARD SCHUH

Gothard Schuh est un très grand photographe et son *Java, Sumatra, Bali* témoigne d'une grande douceur, d'une grande nostalgie aussi, comme baignant dans ce monde qu'il aime et qui peu à peu se transforme, disparaît, comme partout ailleurs, vers l'uniformisation... À l'époque, c'était fait pour donner envie de s'y rendre, un portrait de pays, c'est fait pour ça. Bien qu'avec Gothard Schuh l'on soit plutôt dans la déclaration d'amour que dans le livre essentiellement touristique. Aujourd'hui, la personne qui prendrait ce livre dans ses bagages pour se rendre à Bali aurait un choc en voyant que les jolies indigènes ne se promènent plus les seins nus, mais en jeans, qu'il y a des panneaux publicitaires partout et des taxis à chaque coin de rue. La plupart des photographes travaillent dans un sentiment d'urgence, il leur faut capter les choses, les préserver avant qu'elles ne disparaissent ; il y a toujours chez les photographes, quand bien même ils s'en défendent, un travail d'archéologue, de documentation. Le livre qu'ils réaliseront, et tous les photographes pensent au livre aujourd'hui, si pas plus qu'à l'exposition, portera cette part de nostalgie. Le processus du temps s'est comme accéléré.

LE TOURISME

Une grande partie de ces ouvrages traitant de villes ou de pays étaient achetés par les gouvernements, par les régions, les villes, les offices du tourisme pour être envoyés à l'étranger, dans les consulats, les ambassades, les écoles ou pour être offerts dans des circonstances officielles. Ils étaient parfois perçus comme de luxueuses plaquettes touristiques, un peu du pays offert à l'hôte étranger. D'ailleurs on retrouvait parfois les mêmes images d'un même photographe dans le dépliant ou dans le livre. On voit le même phénomène jusque dans la collection « Petite planète » des éditions du Seuil qui utilisent nombre de photographies d'agences. Ce ne sont d'ailleurs pas toujours de mauvais photographes.

Ils ne signaient pas ou n'étaient pas souvent crédités, mais il y avait des gens comme Izis, Doisneau ou Jacques Dubois qui a fait un livre remarquable sur l'Auvergne, avec une introduction de Julien Gracq, et un autre sur la Bretagne. Le livre de photographie, c'est un peu comme un produit dérivé du tourisme. Il suscite la transhumance : il montre et l'on se dit qu'on aimerait y être.

L'après-guerre va consommer une grande quantité de livres de ce type, je situerais son âge d'or entre les années 1950 et les années 1980. Il faut prendre en compte les progrès techniques de l'imprimerie, l'impression en couleur. À l'inverse des livres de photographies en noir et blanc de l'avant-guerre, souvent de petits bijoux, cela se démocratise avec le progrès technologique et la distribution. Autre élément d'importance, l'on est dans les « Trente glorieuses » il y a un « boom » sur le tourisme qui devient réellement une industrie. Le voyage génère des images et l'on désire aller chaque fois plus loin. Ajoutez à cela l'affirmation des régions, de leurs spécificités, comme un morceau différent de l'autre. Aujourd'hui on trouve pas mal de livres sur l'Europe, l'idée de l'Europe qui doit être illustrée parce que pour beaucoup c'est encore une notion abstraite... Et puis l'Europe subsidie ! Le pouvoir a toujours eu besoin, et de tous temps, d'offrir de lui une bonne image, laquelle passe par des images. C'est l'image qui vient perpétuer le pouvoir...

LES MISSIONS PHOTOGRAPHIQUES À CHARLEROI

Le projet des missions photographiques est né d'un sentiment d'urgence : il fallait le faire à ce moment-ci, quand la ville de Charleroi abordait une phase radicale de modification, de grands travaux. Je n'impose pas de feuille de route aux photographes que j'ai choisis. Bien sûr, nous discutons du choix des images, de la sélection, mais mon intervention s'arrête là. J'estime ne pas avoir de compte à rendre aux pouvoirs publics sur ces résidences : je fais un travail qui les dépasse, j'entends un travail qui dépasse la durée de leur mandat. Je ne suis

pas un office du tourisme, mais un Musée de la Photographie. Mais c'est là tout le problème de la commande et du financement de l'art, des résidences, et partant des missions photographiques. Je ne fais pas le même métier qu'une agence de tourisme, je ne suis pas là pour vanter les atours d'une ville... Alors, bien sûr, lorsque l'on réalise des ouvrages basés sur les commandes photographiques, on ne publie pas un livre de voyage. Si l'administration communale de Charleroi me commandait un travail, que je leur propose les photographies de Plossu, de Dave Anderson ou de Vanfleteren avec ses gueules cassées, ils vont s'évanouir ! Ils espèrent obtenir l'image la plus flatteuse de la ville, comme lorsqu'autrefois on prenait la pose chez le photographe avec ses plus beaux habits.

Ici l'on est entre le document, le témoignage documentaire d'un moment déterminé d'une ville, et un livre de photographie au sens strict du terme. Je ne suis pas sûr que ces livres donneront envie aux gens de venir à Charleroi, encore que... C'est déjà important que Charleroi devienne un « sujet ».



FIG. 2 – *Charleroi Plossu*, Mont-sur-Marchienne, Musée de la photographie, 2011, couverture © Bernard Plossu / Musée de la Photographie, Charleroi.

La première de ces missions a été très critiquée, très attaquée, l'on m'en parle encore aujourd'hui. C'était une commande passée à Bernard Plossu qui a réalisé dans le monde énormément de « portraits » de ville, de pays, les États-Unis, l'Italie, l'Espagne, la France... Les visiteurs s'attendaient à découvrir un Charleroi magnifié, la puissance de son industrie, la métropole sambrienne et au contraire, voilà que Plossu me demande d'abord de tourner sur le ring avec ma voiture, tandis qu'il mitraille avec des appareils jetables, qu'il prend de la ville des visions mouvantes, fugitives, qu'il fait de même en marchant dans les rues, dans une lumière oblique, magnifique, qui photographie des enseignes et des commerces et qui me demande d'organiser tout ça en punaisant la plupart des photographies ou en les collant sur nos murs. Vous imaginez ce qu'en ont pensé les gens de Charleroi, car c'est d'eux naturellement que sont venues les critiques les plus vives. *Charleroi-Plossu* c'est un autoportrait dans une ville, plutôt qu'un portrait de ville. C'est un travail et un livre qui prendront toute leur signification, tant dans le domaine de la photographie que celui de l'histoire de la ville, dans dix ou vingt ans, qui permettront de comparer à ce que la ville sera alors. Je prends date...

ÉTATS IMAGINÉS

États imaginés, c'est le portrait d'un pays qui n'existe pas, ou plutôt d'un pays qui tend à exister ; Éric Baudelaire a photographié un pays réel, l'Abkhazie, mais un pays qui n'est pas reconnu comme tel par une majorité d'autres pays. On est ici entre fiction et réel. De ses photographies, je n'apprends rien du pays, je n'en perçois que des fragments, des indices. Baudelaire laisse assez d'espace entre ses photographies pour que j'imagine. Je ne sais pas si ces bâtiments sont en construction ou s'ils sont détruits ; tout semble arrêté. C'est de l'ordre du collage et pourtant cela existe. Cette photographie-ci est superbe, elle me fait rêver. C'est une gare de nulle part, comme un terminus sans retour possible, elle m'évoque *Michel Strogoff* de Jules Verne... Ce n'est certes pas un endroit où j'aurais nécessairement l'envie de me rendre, d'aller faire du

tourisme, mais si je suis écrivain ou que j'ai l'âme un peu littéraire, j'y trouverai sans doute de quoi alimenter ma rêverie... C'est peut-être ce que recherche aujourd'hui une certaine catégorie de personnes. À feuilleter *États imaginés*, l'on ne trouve aucune image séduisante ; ce sont des photographies qui parlent du vide, du manque, de tout ce qui doit, ou n'a pu être terminé, qui porte les traces d'une guerre, d'une séparation, comme cette photographie d'une station-service où l'on ne vend plus d'essence, mais comme une métaphore, où un type vend des oranges qui emplissent le coffre de sa voiture...

Je pense que l'ouvrage d'Éric Baudelaire est symptomatique d'un glissement bien contemporain du livre de voyage, du portrait de pays vers une création autonome, libérée de son sujet en y puisant cependant. Il m'évoque aussi *Made in Belarus* de Philippe Herbet. Ce ne sont plus des livres basés sur la séduction que peut exercer un pays. L'on glisse vers autre chose, mais avec les mêmes paramètres : le photographe se déplace, fait des photographies ailleurs, offre des images d'un pays plutôt que l'image d'un pays, mais il en fait tout autre chose... Ce glissement va même jusque l'anthropologique. Je pense au beau travail de Rob Hornstra sur *Sotchi, The Sotchi Project*, sur les transformations de cette ville olympique décidée par Poutine, un symbole du *Slow Journalism*. Ce projet a donné lieu à *An Atlas of War and Tourism in the Caucasus* – un titre explicite, mené en collaboration avec Arnold Van Bruggen, écrivain et journaliste, mais aussi sociologue et historien du paysage. Lorsque vous lisez l'ouvrage, vous avez la ville telle qu'elle était avant que Poutine ne la fasse aménager, mais vous avez également une foule d'informations sur les conditions historiques, économiques et sociales du Caucase. Il me semble que l'on tend de plus en plus à aller dans cette direction : le livre de voyage cherche de nouveaux publics et l'on achète peut-être plus ce type de livre pour connaître un pays que pour se préparer à s'y rendre...

Propos recueillis par Anne Reverseau le 19 novembre 2014 au Musée de la Photographie à Charleroi (Belgique) et revus par Xavier Canonne.